

AU JOUR LE JOUR



Société historique de La Prairie de la Magdeleine

Juin 1996

Bonjour chers amis,

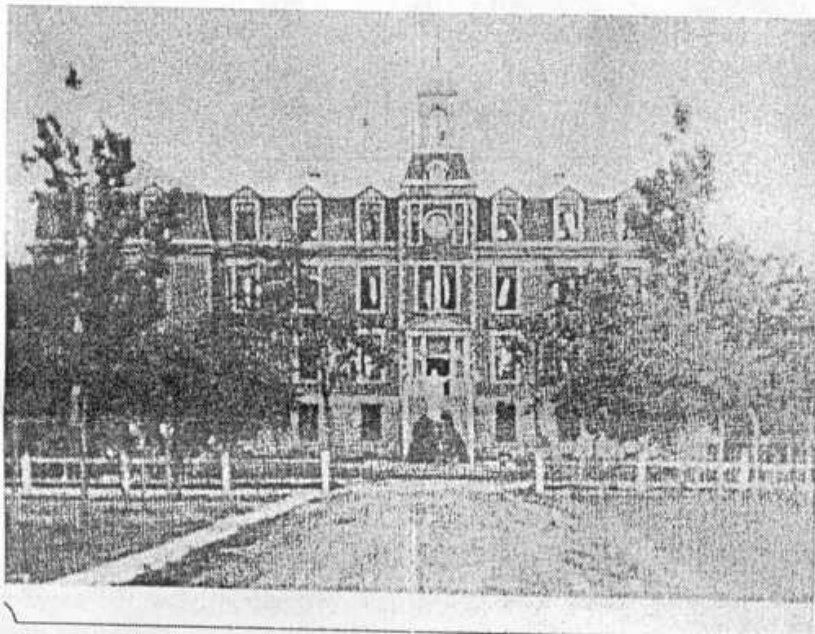
NOTRE PROCHAINE EXPOSITION

La prochaine exposition, présentée au Musée du Vieux La Prairie, portera sur la présence des Frères de L'Instruction Chrétienne à La Prairie.

Au moyen de photos nous évoquerons la fondation du noviciat en 1886, puis de l'Académie St-Joseph, de l'École Notre-Dame, de l'École St-François-Xavier et du Collège Jean-de-La Mennais.

Un bref aperçu de la vie de leur communauté ainsi que des publications et manuels scolaires des F.I.C. seront également exposés.

Cette exposition débutera le 15 juin et se continuera tout l'été, jusqu'à la Fête du Travail. Des guides-étudiants seront à la disposition des visiteurs tous les jours. Bienvenue à tous, amenez-vous amis et les «anciens» étudiants des F.I.C. à La Prairie.



REMERCIEMENTS

Un merci particulier à Madame Isabelle Robert, consultante en archéologie, qui nous a remis le texte écrit de la conférence qu'elle a donnée à la SHLM le 15 mai 1996. "Étude du potentiel archéologique des lots 29 à 33 et partie des lots 300 et 301 dans le Vieux- La Prairie".

DONS

De Gaétan Bourdages, 6 volumes traitant de toponymie produits et édités par la Commission de Toponymie, Gouvernement du Québec.

- **Bibliographie toponymique du Québec, 1912-1987**
- **Guide toponymique du Québec, 1912-1987, politiques, principes et directives.**
- **Guide odonymique du Québec 1912-1987**
- **Méthodologie des inventaires toponymiques, dossier numéro 16, méthodologie des inventaires, mai 1986.**
- **Guide toponymique municipal, document de travail, 1979.**
- **Dossier toponymique de la région de Montréal, mai 1980.**

De Jules Sawyer, f.i.c.

- E.Z. Massicotte, **Faits curieux de l'histoire de Montréal**, Édition Beauchemin, Montréal, 1924
1er texte : reproduction des pages 147-180 : *La complainte des 40 noyés*, 14 mai 1819, analyse des récits recueillis qui relatent ce naufrage d'un bateau qui ramenait ses passagers à La Prairie.
2ème texte : *Le combat de la Rivière-des-Prairies, 1690*. L'auteur dresse la liste, qu'il sait incomplète, des français qui ont péri ou furent fait prisonniers lors de cette bataille contre les Iroquois. Le combat de 1690 se livre un an après l'hécatombe de Lachine en août 1689.

Pour vous préparer à l'exposition qui aura lieu à la SHLM cet été qui porte sur les écoles des f.i.c. à La Prairie, nous vous offrons quelques textes inédits d'un père qui relate à ses enfants ses souvenirs d'écolier dans les années 30.

L'ÉCOLE DU FORT-NEUF

En ce temps là, il y avait aussi l'école. J'ai commencé à la fréquenter en septembre 1931, inscrit au cours préparatoire à l'école du Fort-Neuf. Il n'y avait dans cette école que ce cours et la première année, du moins pour les garçons. Je sais que plus tard il y eut dans le bâtiment agrandi plusieurs classes de filles mais j'ignore s'il en était ainsi au

moment où j'y étais. On allait à l'école toute la journée en cours préparatoire et sans doute que l'approche pédagogique y différait un peu d'une classe maternelle. Les enseignants étaient des frères de l'Instruction chrétienne et j'ai toujours retenu le nom de celui qui avait charge du cours préparatoire, le frère Anatolius. La photo de classe d'alors que j'ai conservée le montre comme un homme près de

la cinquantaine, bien bâti, inspirant le respect mais qui paraissait sympathique.

Je fis aussi ma première année à cet endroit. Je crois que j'étais un bon élève, apprécié de ses maîtres et dont ses parents étaient fiers. Je n'ai que deux souvenirs en rapport avec ces deux années scolaires. Le premier vient peut-être du fait que mes parents en reparlaient en se

moquant un peu pour souligner un petit trait de caractère. À cette époque, il était coutume en s'adressant à des religieux d'utiliser des formules de respect dont comme enfants nous ne saisissons pas vraiment le sens et que nous répétions comme nous les avions entendues. En adressant la parole au frère pour lui demander quelque chose, par exemple, on devait dire : "Révérend frère". J'avais dû mal entendre ce mot pour moi sans signification et comme je le répétais habituellement automatiquement en parlant plutôt vite, je disais "orange frère" au lieu de "révérend frère". Le plus surprenant est que j'ai dû faire cette substitution maintes et maintes fois sans que personne ne me reprenne. Lors de notre voyage en Gaspésie, j'eus le désir d'envoyer une carte postale au frère Anatolius, une carte évidemment écrite de ma main. M'adressant au frère je commence mon message par : "Orange frère". Mon père me relisant pour m'aider à corriger des fautes possibles me fait remarquer que ce n'est pas orange mais bien révérend qu'il faut écrire. Je n'en veux rien croire, qu'est ce qu'il en sait lui, ce n'est pas lui qui va à l'école et puis moi c'est toujours ça que j'ai dit et le frère en question, lui, a toujours approuvé. Paraît que j'en fis une scène et que je ne voulu jamais en démordre et que finalement la fameuse carte

postale ne fut jamais mise à la poste, du moins pas à ma connaissance. Si elle le fut avec altérations, je n'en sus jamais rien. Cet incident montre que j'étais capable de persistance et même d'un certain entêtement quand je le jugeais à propos. Je reconnus cependant plus tard de façon implicite cette erreur de jeunesse en rajustant mon tir verbal tant à l'oral qu'à l'écrit et il est évident que sans avouer quelque honte que ce fut je me mis à l'écoute des gens d'expérience avec plus d'attention.

L'autre souvenir que j'ai gardé en mémoire est un événement cosmique survenu en une fin d'après-midi, possiblement de septembre, sur le chemin du retour de l'école. L'école n'était qu'à deux ou trois rues de chez nous et comme la plupart des enfants quand il fait beau j'avais plaisir à m'attarder sur le chemin du retour en m'amusant avec les amis. La chose était courante et, je pense, bien tolérée de ma mère quand l'arrivée à la maison n'était pas exagérément distante du moment de la fin des cours. Trop de retard entraînait des remarques et possiblement des réprimandes. Ce jour-là, je ne me hâtais donc pas particulièrement; il faisait beau et il n'y avait aucun signe d'orage pouvant laisser présager que le ciel pourrait s'assombrir. Cependant, c'est effectivement ce

qu'il advint. Au cours de mon jeu, je réalisai tout à coup qu'il faisait sombre comme si ayant oublié le temps ou en ayant sauté un bout je me retrouvais au début de la soirée et donc très en retard pour rentrer à la maison. Est-ce qu'alors je pris mes jambes à mon cou pour rentrer à la maison au plus tôt ? Ou bien ai-je tenté avec mes compagnons de comprendre ce qui se passait ? Ai-je regardé le ciel pour voir ce qui arrivait au soleil ? Je n'ai nul souvenir du processus que j'ai employé pour résoudre ce problème complexe et qui finit par se résoudre de lui-même quand la lune ayant terminé son passage devant le soleil l'ombre de ce soir artificiel disparut ramenant la conscience du temps à son état naturel.

L'ACADÉMIE SAINT-JOSEPH : TI-GRIS

Avec la deuxième année a lieu le changement obligatoire d'école et l'admission à l'Académie Saint-Joseph sur la rue Saint-Ignace au Vieux-Fort. C'est aussi le souvenir, celui-là bien net, du frère Bruno, dit Ti-Gris, un breton à n'en pas douter élevé au bord de la mer et qui dut passer son enfance à hurler de toutes ses forces face aux vents et marées affrontés sur les plages de son pays natal. Je déduis cet aspect de son histoire personnelle du fait que Ti-Gris enseignait

plus en criant qu'en parlant. Et il ne s'agit pas là de la simple impression subjective d'un enfant comme en ont fait foi plusieurs témoins auditifs dont les élèves du couvent local rapportant que leur professeur devait parfois fermer les fenêtres de leur classe parce que les vociférations de Ti-Gris les dérangent et les empêchaient d'entendre ce qu'elle leur disait. Et le couvent, situé à côté de l'église était à un bon pâté de maison de l'Académie. Les frères de l'Instruction Chrétienne étaient arrivés au Québec en 1888 et il en vint d'autres de France par la suite jusqu'à ce que la relève locale devienne suffisante pour satisfaire aux besoins. Le cri faisait-il partie des attitudes pédagogiques normales de ces enseignants de la vieille France ? Difficile à dire.

Ti-Gris avait aussi avait aussi d'autres méthodes pédagogiques qui semblaient lui être propres. Ainsi, il enseignait la lecture autant par les mains que par les yeux. Cela se passait de la manière suivante. Chaque matin le test de lecture s'effectuait par groupe d'une dizaine d'élèves. Ces dix élèves se plaçaient les uns à côté des autres en une rangée face au tableau noir à l'avant de la classe. À tour de rôle chacun devait lire une ou peut-être plusieurs phrases écrites au tableau. On commençait par l'élève à gauche de la rangée, Ti-

Gris lui-même placé à la gauche de cet élève une strappe à la main. Si l'élève passait bien le test de lecture il retournait à sa place sans plus. Si le test était raté, il était de mise de tendre la main pour que Ti-Gris la réchauffe avec sa strappe. Certains demeuraient réticents à s'offrir spontanément au supplice. Mal leur en prenait car le révérend frère leur empoignait alors le poignet et redoublait de coups pédagogiques. Je ne sais si c'est à cause de mes dispositions naturelles à l'apprentissage de la lecture ou par crainte de la douleur physique, toujours est-il que je n'ai pas souvent "mangé" de la strappe à Ti-Gris.. Certains qui y goûtaient souvent s'avérèrent peu friands de la mesure et décidèrent de faire quelque chose à ce propos. On planifia l'enlèvement de la strappe et c'est Ti-Zoune Champagne qui accomplit l'exploit. Il fut en effet assez courageux pour s'introduire dans la classe et cela sans être vu à un moment où l'école devait être vide de tous ses élèves. La strappe fut brûlée aux pieds des remparts près du fleuve non loin de l'école et ce en présence de nombreux témoins. Et le plus beau de cette histoire c'est que personne ne vendit jamais la mèche et que malgré ses recherches Ti-Gris ne parvint jamais à savoir ce qu'il était advenu de son martinet. Comme quoi même de jeunes enfants

peuvent faire preuve d'une grande solidarité face à l'abus de pouvoir.

.....

Par beau temps on jouait dehors. Le drapeau était le sport de compétition d'équipe favori quand l'état du sol le permettait. L'hiver on jouait sur la patinoire ou on glissait sur la magnifique glissoire que les frères aménageaient dans la descente qui menait au fleuve, entre les remparts, près de la cour.

Composition et textes: Claudette Houde, Aurore Martin, Hélène Charuest, Jean L'Heureux, Jean-Pierre Yelle
Illustration et mise en page : Jean-Pierre Yelle

Bon été,
bonnes vacances

Le François

Lucien L. Lefrançois
Germaine Charron

Mont Saint-Grégoire
26 Novembre 1938

Hermidas Charron
Eugénie Auclair

François Lefrançois
Eva Collette

Saint-Dominique, cdt de Bagot
09 Juillet 1917

Auguste Collette
Hermine Duchesneau

Joseph Lefrançois
Mathilde Desjardins

Sainte-Félicité de Kélané
20 Avril 1874

Jean Desjardins
Marie Bérubé

Joseph Lefrançois
Marie Gagné

Saint-Germain de Rimouski
13 Août 1831

Joseph Gagné
Marie Laro

Ignace Lefrançois
Rosalie Gravel

Château-Richer
08 Novembre 1785

Ignace Gravel
Agnès Gagnon

Louis Lefrançois
Louise dite Geneviève Cloutier

Château-Richer
15 Novembre 1751

Louis Cloutier
Geneviève Chaplain

Charles Le François
Véronique Quentlin

Ange-Gardien
11 Janvier 1722

Louis Quentlin
Marie Mathieu

Joseph Lefrançois
Anne-Écile Laron

Sainte-Anne de Beaupré
20 Janvier 1698

Robert Laron
Marguerite Cloutier

Charles Le François
Marie-Madeleine Triot

Notre-Dame de Québec
10 Septembre 1658

Jacques Triot
Lathérine Guichart

Charles Le François
Suzanne Montigny

De Saint-Pierre de Mûchedent,
arrondissement de Dieppe, archevêché
de Rouen, Normandie (France)

Lucien C. Le François

Notre ami Lucien, qui se définit comme un guide touristique de Saint-Hyacinthe, a vu le jour sur les rives de la rivière Richelieu, à McMasterville face au Mont Beloeil, le 17 juillet 1918. Son père travaille à la Poudrière «C.I.L.» de Beloeil. La famille s'installe à Saint-Hyacinthe à partir de 1923. Après s'être retiré des affaires, Lucien continue de cultiver son amour pour l'histoire et la généalogie. Il est membre de dix sociétés d'histoire de la région et des deux principales sociétés généalogiques du Québec.

Charles Le François (1626 - 1700)

Originaire de Muchendent, arrondissement de Dieppe, en pleine Normandie, et fils de Charles François et de Suzanne Montigny, Charles Le François débarquait en Nouvelle-France, en 1650, à l'âge de 24 ans. Il épouse à Québec une parisienne de 19 ans.

Sur la côte de Beaupré, comprise entre la rivière Montmorency et la rivière du Petit-Pré «ou Lotinville», l'ancêtre acheta trois arpents de terre, longeant le fleuve Saint-Laurent, avec droits de chasse et de pêche. Il défricha son terrain et s'y construisit une maison de pierre. Son épouse lui donna ses trois premiers enfants à cet endroit. Après quatre ans de séjour, le 29 août 1663, il vendit sa propriété au sieur de Chastillon, au prix de 1 150 livres tournois. Il ne put assister à la fondation officielle de la paroisse l'Ange-Gardien «ou se trouvait son premier terrain», qui se détacha de la paroisse de Château-Richer, en 1664.

La veuve de Pierre Le Gardeur lui vendit en 1667, un lopin de terre de trois arpents et cinq perches à Château-Richer sur la rive du fleuve. L'année suivante, il acquit une nouvelle propriété de 5½ arpents de front sur une 1½ lieue de profondeur, à une distance de 6 arpents de la rivière Petit-Pré. Il y demeura jusqu'à la fin de ses jours. Au recensement royal de 1681 l'ancêtre possédait 20 arpents de terre, 10 enfants, 2 fusils, 1 cheval, et 14 bêtes à cornes.

De 1666 à 1700 il occupa diverses professions pour la Côte de Beaupré et le fief de l'Ange-Gardien, les seigneurs et sénéchaux de la région choisirent Charles, comme estimateur de possessions mobilières des habitants, contrôleur des exécuteurs testamentaires, et médiateur pour les querelles de toutes sortes. On reconnaissaient ainsi son impartialité et son sens de la justice.

Fait remarquable

De génération en génération il y a toujours un Lefrançois arpenteur depuis le régime français de 1732 à nos jours. Huit arpenteurs se sont succédés.

1732, Charles Le François à Ange-Gardien, arpenteur juré royal

1749, Charles Le François fils à Ange-Gardien, arpenteur juré royal

1823, Nicolas Le François à Ange-Gardien, arpenteur géomètre

1848, Nicolas Venant Lefrançois à Ange-Gardien, arpenteur géomètre

1856, Pierre Octave Lefrançois à Ange-Gardien, arpenteur géomètre

1882, J.M. Émile Lefrançois à Québec, arpenteur géomètre

1962, Marc Lefrançois à Ange-Gardien, arpenteur géomètre

1979, Lefrançois et Lefrançois et Nault à Beauport, arpenteur géomètre